

Marshall Sahlins
**Âge de pierre,
âge d'abondance**

L'économie des sociétés primitives

folio^{histoire}



COLLECTION
FOLIO HISTOIRE

Marshall Sahlins

Âge de pierre,
âge d'abondance

L'économie
des sociétés primitives

Traduit de l'anglais par Tina Jolas

Préface de Pierre Clastres

Gallimard

Titre original :
STONE AGE ECONOMICS

© Marshall Sahlins, 1972.
© Éditions Gallimard, 1976, pour la traduction française.

*Couverture : Pétroglyphe dans le Finnmark,
au nord de la Norvège © DPA / Picture Alliance / Leemage.*

Marshall Sahlins, américain, est un anthropologue de réputation internationale.

Pour Julia, Peter et Elaine.

Préface

Un engouement déjà ancien pour les sociétés primitives assure au lecteur français un approvisionnement régulier et abondant en ouvrages d'ethnologie. Ils ne sont pas tous, tant s'en faut, d'un égal intérêt. Un livre, de temps à autre, se détache sur l'horizon grisâtre de cette production : l'occasion en est trop rare pour que l'on s'abstienne de la marquer. Iconoclaste et rigoureux, aussi salubre que savant, tel est le travail de Marshall Sahlins que plus d'un se réjouira de voir enfin publié en français¹.

Professeur américain de grande réputation, Sahlins est un profond connaisseur des sociétés mélanésiennes. Mais son projet scientifique ne se réduit pas, loin de là, à l'ethnographie d'une aire culturelle déterminée. Débordant largement le pointillisme monographique, comme en témoigne la variété transcontinentale de ses références, Sahlins entreprend l'exploration systématique d'une dimension du social depuis longtemps scrutée par les ethnologues ; il aborde de manière radicalement nouvelle le champ de l'économie ; il pose malicieusement la question fondamentale : qu'en est-il de l'économie dans les sociétés primitives² ? Interrogation, on va le

voir, de portée décisive. Non point que d'autres ne l'eussent posée avant lui. Pourquoi revenir, en ce cas, sur un problème qui paraissait réglé de longue date ? On s'aperçoit vite, à suivre la démarche de Sahlins, non seulement que la question de l'économie primitive n'avait reçu, pour autant qu'elle fût problème, de réponse digne de ce nom, mais surtout que de nombreux auteurs l'ont traitée avec une incroyable légèreté quand ils ne se sont pas tout simplement livrés à une véritable déformation des faits ethnographiques. On se trouve confronté là, non plus à l'erreur d'interprétation possible dans le mouvement de toute recherche scientifique mais, bel et bien, à l'entreprise, encore vivace comme on tentera de le montrer, d'adapter la réalité sociale primitive à une conception préalable de la société et de l'histoire. En d'autres termes, certains représentants de ce que l'on appelle l'anthropologie économique n'ont pas toujours su, c'est le moins qu'on puisse dire, faire le partage entre le devoir d'objectivité, qui oblige au minimum à respecter les faits, et le souci de préserver leurs convictions philosophiques ou politiques. Et dès lors que, délibérément ou inconsciemment, peu importe, on subordonne l'analyse des faits sociaux à tel ou tel discours sur la société, alors que la science rigoureuse exigerait très exactement le contraire, on se trouve assez vite entraîné aux frontières de la mystification.

C'est à la dénoncer que s'attache le travail exemplaire de Marshall Sahlins. Et l'on se tromperait de supposer son information ethnographique beaucoup plus abondante que celle de ses prédécesseurs : bien que chercheur de terrain, il n'apporte aucun fait bouleversant dont la nouveauté contraindrait à reconsidérer l'idée traditionnelle de l'économie primitive. Il

se contente — mais avec quelle vigueur ! — de rétablir dans leur vérité les données depuis longtemps recueillies et connues, il choisit d'interroger directement le matériel disponible en écartant sans pitié les idées jusque-là reçues à propos de ce matériel. Autant dire que la tâche que s'assigne Sahlins pouvait être entreprise avant lui : le dossier, en somme, était déjà là, accessible et complet. Mais Sahlins est le premier à l'avoir rouvert, il faut en lui saluer un pionnier.

De quoi s'agit-il ? Les ethnologues économistes n'ont cessé de développer l'idée selon laquelle l'économie des sociétés primitives est une économie de subsistance. Il est bien évident qu'un tel énoncé ne se veut pas simple répétition d'un truisme : à savoir que la fonction essentielle, sinon exclusive, du système de production d'une société donnée consiste, bien sûr, à assurer la subsistance des individus qui composent la société en question. Il s'ensuit qu'à déterminer l'économie archaïque comme économie de subsistance on désigne moins la fonction générale de tout système de production que la manière dont l'économie primitive remplit cette fonction. On dit d'une machine qu'elle fonctionne bien lorsqu'elle remplit de façon satisfaisante la fonction pour laquelle elle a été conçue. C'est sur un critère semblable que l'on évaluera le fonctionnement de la machine de production dans les sociétés primitives : cette machine fonctionne-t-elle conformément aux buts que lui assigne la société, cette machine assure-t-elle convenablement la satisfaction des besoins matériels du groupe ? Voilà la vraie question que l'on doit poser à propos de l'économie primitive. À cela, l'anthropologie économique « classique » répond par l'idée d'économie de subsistance³ : l'économie primitive

est une économie de subsistance en ce qu'elle parvient tout juste, au mieux, à grand-peine, à assurer la subsistance de la société. Leur système économique permet aux primitifs, au prix d'un labeur incessant, de ne pas mourir de faim et de froid. L'économie primitive est une économie de survie en ce que son sous-développement technique lui interdit irrémédiablement la production de surplus et la constitution de stocks qui garantiraient au moins l'avenir immédiat du groupe. Telle est, dans sa peu glorieuse convergence avec la certitude la plus fruste du sens commun, l'image de l'homme primitif véhiculée par les « savants » : le Sauvage écrasé par son environnement écologique, sans cesse guetté par la famine, hanté par l'angoisse permanente de procurer aux siens de quoi ne pas périr. Bref, l'économie primitive est une économie de subsistance parce que c'est une économie de la misère.

À cette conception de l'économie primitive, Sahlins oppose non pas une autre conception mais, tout simplement, les faits ethnographiques. Il procède entre autres à un examen attentif de travaux consacrés à ceux d'entre les primitifs que l'on imagine facilement comme les plus démunis de tous, voués qu'ils sont par le destin à occuper un milieu éminemment hostile où la rareté des ressources cumulerait ses effets avec l'inefficacité technologique : les chasseurs-collecteurs nomades des déserts d'Australie et d'Afrique du Sud, ceux qui, précisément, illustraient à la perfection, aux yeux des ethno-économistes tel Herskovits, la misère primitive. Or, qu'en est-il en réalité ? Les monographies où sont respectivement étudiés les Australiens de la Terre d'Arnhem et les Bochimans du Kalahari offrent la particularité nouvelle de présenter des données chiffrées : les temps

consacrés aux activités économiques y sont mesurés. Et l'on s'aperçoit alors que, loin de passer toute leur vie à la quête fébrile d'une nourriture aléatoire, ces prétendus misérables ne s'y emploient au maximum que cinq heures par jour en moyenne, plus souvent entre trois et quatre heures. Il en résulte donc qu'en un laps de temps relativement court, Australiens et Bochimans assurent très convenablement leur subsistance. Encore faut-il observer d'abord que ce travail quotidien n'est que rarement soutenu, coupé qu'il est de fréquents arrêts de repos ; ensuite qu'il n'implique jamais l'intégralité du groupe : outre le fait que les enfants et les jeunes gens ne participent que peu ou pas du tout aux activités économiques, ce n'est même pas l'ensemble des adultes qui se consacre simultanément à la recherche de la nourriture. Et Sahlins note que ces données quantifiées, récemment recueillies, confirment en tous points les témoignages beaucoup plus anciens des voyageurs du XIX^e siècle.

C'est donc au mépris d'informations sérieuses et connues que certains des pères fondateurs de l'anthropologie économique ont, de toutes pièces, inventé le mythe d'un homme sauvage condamné à une condition quasi animale par son incapacité à exploiter efficacement le milieu naturel. On est loin du compte et c'est le grand mérite de Sahlins que de réhabiliter le chasseur primitif en rétablissant, contre le travestissement théorique (théorique !), la vérité des faits. Il résulte en effet de son analyse non seulement que l'économie primitive n'est pas une économie de la misère, mais qu'elle permet au contraire de déterminer la société primitive comme la première société d'abondance. Expression provocatrice, qui trouble la torpeur dogmatique des

pseudo-savants de l'anthropologie, mais expression juste : si en des temps courts à intensité faible, la machine de production primitive assure la satisfaction des besoins matériels des gens, c'est, comme l'écrit Sahlins, qu'elle fonctionne en deçà de ses possibilités objectives, c'est qu'elle pourrait, si elle le voulait, fonctionner plus longtemps et plus vite, produire des surplus, constituer des stocks. Que si, par conséquent, le pouvant, la société primitive n'en fait rien, c'est qu'elle ne veut pas le faire. Australiens et Bochimans, dès lors qu'ils estiment avoir recueilli suffisamment de ressources alimentaires, cessent de chasser et de collecter. Pourquoi se fatigueraient-ils à récolter au-delà de ce qu'ils peuvent consommer ? Pourquoi des nomades s'épuiserait-ils à transporter inutilement d'un point à un autre de pesantes provisions puisque, dit Sahlins, « les stocks sont dans la nature elle-même » ? Mais les Sauvages ne sont pas aussi fous que les économistes formalistes qui, faute de découvrir en l'homme primitif la psychologie d'un chef d'entreprise industrielle ou commerciale, soucieux d'augmenter sans cesse sa production en vue d'accroître son profit, en déduisent, les sots, l'infériorité intrinsèque de l'économie primitive. Elle est salubre, par conséquent, l'entreprise de Sahlins qui, paisiblement, démasque cette « philosophie » qui fait du capitaliste contemporain l'idéal et la mesure de toutes choses. Mais que d'efforts cependant pour démontrer que si l'homme primitif n'est pas un entrepreneur, c'est parce que le profit ne l'intéresse pas ; que s'il ne « rentabilise » pas son activité, comme aiment dire les pédants, c'est non pas parce qu'il ne sait pas le faire, mais parce qu'il n'en a pas envie !

*

Sahlins ne s'en tient pas au cas des chasseurs. Sous les espèces du Mode de Production Domestique (le M.P.D.), il examine l'économie des sociétés « néolithiques », des agriculteurs primitifs tels que l'on peut encore les observer en Afrique ou en Mélanésie, au Viêt Nam ou en Amérique du Sud. Rien de commun, apparemment, entre des nomades de désert ou de forêt et des sédentaires qui, sans négliger la chasse, la pêche et la collecte, sont pour l'essentiel tributaires du produit de leurs jardins. On pourrait au contraire s'attendre, en fonction du changement considérable que constitue la conversion d'une économie de chasse en une économie agraire, à l'écllosion d'attitudes économiques tout à fait nouvelles sans parler, bien entendu, de transformations dans l'organisation même de la société.

S'appuyant sur une masse très importante d'études menées en diverses régions du globe, Sahlins soumet à un examen détaillé les figures locales (mélanésiennes, africaines, sud-américaines, etc.) du M.P.D. dont il met à jour les propriétés récurrentes : prédominance de la division sexuelle du travail ; production segmentaire à des fins de consommation ; accès autonome aux moyens de production ; relations centrifuges entre les unités de production. Rendant compte d'une réalité économique (le M.P.D.), Sahlins, avec raison, met en jeu des catégories proprement politiques en ce qu'elles touchent au cœur de l'organisation sociale primitive : segmentation, autonomie, relations centrifuges. Impossibilité essentielle de penser l'économique primitif à l'extérieur du politique. Ce qui doit pour l'instant retenir l'attention, c'est que les traits pertinents grâce auxquels

on décrit le mode de production des agriculteurs sur brûlis permettent également de cerner l'organisation sociale des peuples chasseurs. De ce point de vue, une bande nomade, tout comme une tribu sédentaire, se compose d'unités de production et de consommation — les « foyers » ou les « maisonnées » — à l'intérieur desquelles prévaut en effet la division sexuelle du travail. Chaque unité fonctionne comme un segment autonome de l'ensemble et même si la règle d'échange structure solidement la bande nomade, le jeu des forces centrifuges n'en est pas pour autant absent. Au-delà des différences dans le style de vie, les représentations religieuses, l'activité rituelle, la charpente de la société ne varie pas, de la communauté nomade au village sédentaire. Que des machines de production aussi différentes que la chasse nomadique et l'agriculture sur brûlis soient compatibles avec des formations sociales identiques, voilà un point dont il conviendra de mesurer toute la portée.

Toute communauté primitive aspire, du point de vue de sa production de consommation, à l'autonomie complète ; elle aspire à exclure toute relation de dépendance par rapport aux groupes voisins. C'est, exprimé en une formule condensée, l'idéal autarcique de la société primitive : on produit un minimum suffisant pour satisfaire à tous les besoins, mais on s'arrange pour produire la totalité de ce minimum. Si le M.P.D. est « un système foncièrement hostile à la formation de surplus », il n'est pas moins hostile à laisser la production glisser au-dessous du seuil qui garantit la satisfaction des besoins. L'idéal d'autarcie économique est en fait un idéal d'indépendance politique, laquelle est assurée tant que l'on n'a pas besoin des autres. Cet idéal, naturellement, ne se

réalise ni partout ni toujours. Les différences écologiques, les variations climatiques, les contacts ou les emprunts peuvent conduire une société à éprouver le besoin de telle denrée ou de telle matière, ou de tel objet que d'autres savent fabriquer, sans pouvoir le satisfaire. C'est pourquoi, comme le montre Sahlins, des groupes voisins, ou même éloignés, se trouvent engagés en des relations plus ou moins intenses d'échange de biens. Mais, précise-t-il aussi au cours de sa patiente analyse du « commerce » mélanésien, « les sociétés mélanésiennes ne connaissent pas de "marchés" et il en va sans doute de même des sociétés archaïques ». Le M.P.D. tend ainsi, en vertu du désir d'indépendance de chaque communauté, à réduire le plus possible le risque encouru dans l'échange déterminé par le besoin : « la réciprocité entre partenaires commerciaux est non seulement un privilège mais aussi un devoir. Spécifiquement, elle fait obligation de recevoir aussi bien que de rendre ». Le commerce entre tribus n'a rien à voir avec l'import-export.

Or, la volonté d'indépendance — l'idéal autarcique — immanente au M.P.D. en tant qu'elle concerne la communauté comme telle dans son rapport aux autres communautés, cette volonté est aussi à l'œuvre en un sens à l'intérieur de la communauté, où les tendances centrifuges poussent chaque unité de production, chaque « maisonnée », à proclamer : « Chacun pour soi ! » Naturellement, un tel principe, féroce en son égoïsme, ne trouve que rarement à s'exercer : il y faut des circonstances exceptionnelles, comme cette famine dont Firth observa les effets sur la société tikopia, victime en 1953-1954 d'ouragans dévastateurs. Cette crise, écrit Sahlins, « révéla la fragilité du célèbre "nous" — Nous, les

Tikopia — dans le même temps qu'elle démontrait à l'évidence la force du groupe domestique. La maisonnée apparut comme la forteresse de l'intérêt privé, celui du groupe domestique, une forteresse qui en cas de crise s'isole du monde extérieur, relève ses ponts-levis sociaux — lorsqu'elle ne s'emploie pas à piller les jardins de ses parents ». Tant que rien de grave ne vient altérer le cours normal de la vie quotidienne, la communauté ne laisse pas les forces centrifuges menacer l'unité de son Soi, on continue à y respecter les obligations de la parenté. C'est pourquoi, au terme d'une fort technique analyse du cas de Mazulu, village de Valley Tonga, Sahlins pense pouvoir expliquer la sous-production de certaines maisonnées par leur certitude que la solidarité des mieux nantis jouera en leur faveur : « car si certaines d'entre elles échouent, n'est-ce pas précisément parce qu'elles savent d'emblée pouvoir compter sur d'autres ? » Mais que survienne l'imprévisible événement (calamité naturelle ou agression extérieure, par exemple) qui bouleverse l'ordre des choses, alors la tendance centrifuge de chaque unité de production s'affirme, la maisonnée tend à se replier sur elle-même, la communauté s'« atomise » en attendant que passe le mauvais moment.

Cela ne signifie pas pour autant que même en des conditions normales, on respecte toujours de bon gré les obligations de la parenté. Dans la société maori, « la maisonnée est [...] constamment confrontée à un dilemme, contrainte constamment de manœuvrer, de transiger entre la satisfaction de ses besoins propres et ses obligations plus générales envers les parents éloignés qu'elle doit s'efforcer de satisfaire sans compromettre son propre bien-être ». Et Sahlins cite quelques savoureux proverbes maori où se mani-

- MARSHALL, Lorna : 57, 72, 296, 307, 435-438, 457, 481, 540, 555.
- MARX, Karl : 33, 37, 45, 145, 150, 155, 157, 292, 523, 536, 542, 553, 558-559.
- Marxisme : 32-35, 523-524, 537.
- Masai (peuple) : 118, 531-532.
- Massim (peuple) : 415, 554.
- Matautu, village de : 121.
- MATHEW, John : 80.
- MAUSS, Marcel : 63, 247-250, 252-257, 259, 274-275, 277-278, 280-285, 287-289, 291-293, 295, 354-355, 544-549.
- Mazulu, village de : 20, 139, 141, 182, 184, 186-191, 193-196, 198, 202-203, 205-206, 535, 538-539.
- MCARTHUR, Margaret : 64-66, 68-71, 80, 534.
- MCCARTHY, Frederick D. : 64-66, 68-71, 80, 534.
- MCKERN, Will Carleton : 491.
- MCNEILLY, Frederick Stewart : 548-549.
- MEAD, Margaret : 219, 386, 447-448, 465, 541, 553-554.
- Méditerranée, mer : 158, 383.
- MEGGITT, Mervyn : 78, 405, 440-441, 483.
- MEILLASSOUX, Claude : 535.
- Mélanésie, mélanésien : 17, 19, 23, 26, 28, 153, 198, 201, 221, 226, 228-230, 232, 235-236, 249, 268, 295, 334, 336, 350, 365, 368-369, 372-373, 383, 401, 403-404, 410-411, 415, 422, 428-429, 432, 443, 459, 461, 464, 467, 491, 542, 552, 557.
- Micmac (peuple) : 84, 129, 131, 218, 227-228, 284, 295, 304, 357, 460, 465-466, 475-476, 542.
- MILL, John Stuart : 94.
- Misère : 14-15, 35, 55, 93, 287, 339, 344, 451, 488, 534, 541.
- Moala (peuple) : 119, 136, 337.
- Mode de Production Domestique (M.P.D.) : 17-19, 21-23, 25, 34, 101, 141-142, 146-149, 151, 153-155, 157, 160-165, 167, 172-176, 178-180, 182, 190, 207-209, 214, 217, 219-220, 225, 299, 326, 523.
- MOÏSE (prophète) : 254.
- Montagnais : 63, 85-86.
- Moralité : 212, 217, 284, 294, 305-307, 319-321, 326, 331, 340-341, 352, 354, 380, 407.
- MORGAN, Lewis Henry : 151, 172, 207, 306.

- MOTE JUWOPIJA (big-man) : 463.
 Moyen-Orient : 532.
 Mukogodo (peuple) : 531.
 Murngin : 60-61, 99.
 Muskogean (peuple) : 332.
- NADEL, Siegfried Frederick : 125-126.
 Nambikwara (peuple) : 222, 230.
 Naregu (peuple) : 105-106, 108, 529.
 NASH, Manning : 40.
 Naskap (peuple) : 484.
 Nature, milieu naturel : 15, 50, 55, 83, 88, 90, 97, 120, 175, 212, 235-236, 287-291, 295, 324, 384, 528 ; Catastrophes naturelles : 19, 21, 96, 99, 214-215, 239-240 ; État de — : 144, 162, 173-176, 277, 279, 281, 286, 290 ; Ressources naturelles : 14, 45, 47, 55, 67-68, 83, 88, 101-102, 111-114, 153, 178, 207-208, 226, 384, 386, 391, 421, 492, 494, 526, 530 ; *voir aussi* Écologie, écologique.
- Navaho (peuple) : 320.
 Ndembu (peuple) : 106, 110.
 NEEDHAM, Rodney : 89.
 Negritos (peuple) : 483.
 Néolithique : 17, 47, 49-51, 82, 93-94, 97, 103, 152-153, 361, 369, 435, 524-525.
 Ngati-Raukawa (tribu maori) : 249, 254-258, 261-262, 264, 266-267, 269, 274.
 Nomadisme, nomades : 14, 16-18, 46, 57, 60, 84-85, 113, 232, 324-325.
 Nomlaki (peuple) : 355.
 Nootka (peuple) : 336, 475.
 Nourriture : 15, 45-46, 50, 52-53, 56-57, 59, 64-65, 67-68, 73-79, 81, 83, 86-91, 93-95, 100, 108, 112-114, 117, 133-134, 136-138, 171, 210-212, 215-216, 222, 226, 233, 238, 240, 244, 253, 299, 302-303, 307, 310, 324-325, 327-328, 339-344, 346-353, 357, 362-365, 370, 373, 389, 392, 424, 435, 439-442, 444, 448-454, 456, 458-459, 462, 464, 469-475, 477-481, 483-487, 489, 491-496, 525-527, 534, 539-540, 543, 557, 559 ; *voir aussi* Alimentation.
- Nouvelle-Bretagne : 383-384, 386, 391, 403, 555.
 Nouvelle-Guinée : 42, 104-106, 110, 197, 199, 226, 334,